

DIEU ET L'ÉTAT

Dix-septième partie: «DU POLYTHÉISME AU MONOTHÉISME» (*)

Le second pas dans le développement des croyances religieuses, le plus difficile sans doute, après l'établissement d'un monde divin séparé, ce fut précisément la transition du polythéisme au monothéisme, du matérialisme religieux des païens à la foi spiritualiste des chrétiens. Les dieux païens - et c'est là leur caractère principal - étaient avant tout des dieux exclusivement nationaux. Fort nombreux, ils conservèrent nécessairement un caractère plus ou moins matériel, ou plutôt c'est parce qu'ils étaient matériels qu'ils furent si nombreux, la diversité étant un des attributs principaux du monde réel. Les dieux païens n'étaient pas encore proprement la négation des choses réelles; ils n'en étaient que l'exagération fantastique.

Nous avons vu combien cette transition coûta au peuple juif, dont elle a constitué pour ainsi dire toute l'histoire. Moïse et les prophètes avaient beau prêcher le Dieu unique, le peuple retombait toujours dans son idolâtrie première, dans la foi antique, beaucoup plus naturelle, en plusieurs bons dieux matériels, humains, palpables. Jéhovah lui-même, leur Dieu unique, le Dieu de Moïse et des prophètes, était encore un Dieu extrêmement national, ne se servant pour récompenser et pour punir ses fidèles, son peuple élu, que d'arguments matériels, souvent stupides, toujours grossiers et féroces. Il ne semble pas même que la foi en son existence ait impliqué la négation de l'existence des dieux primitifs. Le Dieu juif ne niait pas l'existence de ses rivaux, seulement il ne voulait pas que son peuple les adorât à côté de lui. Jéhovah était un Dieu jaloux. Son premier commandement fut celui-ci: «*Je suis ton Dieu et tu n'adoreras pas d'autres dieux que moi*».

Jéhovah ne fut donc qu'une première ébauche matérielle et très grossière de l'idéalisme moderne. Il n'était d'ailleurs qu'un Dieu national, comme le Dieu slave qu'adorent les généraux, sujets soumis et patients de l'Empereur de toutes les Russies, comme le Dieu allemand que proclament les piétistes, et les généraux allemands sujets de Guillaume 1^{er} à Berlin. L'Être suprême ne peut être un Dieu national, il doit être celui de l'Humanité tout entière. L'Être suprême ne peut être non plus un être matériel, il doit être la négation de toute matière, l'esprit pur. Pour la réalisation du culte de l'Être suprême, il a donc fallu deux choses: 1- une réalisation telle quelle de l'Humanité par la négation des nationalités et des cultes nationaux; 2- un développement déjà très avancé des idées métaphysiques pour spiritualiser le Jéhovah si grossier des Juifs.

La première condition fut remplie par les Romains d'une manière très négative sans doute: par la conquête de la plus grande partie des pays connus des anciens et par la destruction de leurs institutions nationales. Grâce à eux, l'autel d'un Dieu unique et suprême put s'établir sur les ruines de milliers d'autres autels. Les Dieux de toutes les nations vaincues réunis au Panthéon s'annulèrent mutuellement.

Quant à la seconde condition, la spiritualisation de Jéhovah, elle fut réalisée par les Grecs, bien avant la conquête de leur pays par les Romains. La Grèce, à son terme historique, avait déjà reçu de l'Orient un monde divin qui s'était définitivement établi dans la foi traditionnelle de ses peuples. Dans cette période d'instinct, antérieure à son histoire politique, elle l'avait développé, et prodigieusement humanisé par ses poètes, et lorsqu'elle commença véritablement son histoire, elle avait déjà une religion toute prête, la plus sympathique et la plus noble de toutes les religions qui aient existé, autant du moins qu'une religion, c'est-à-dire un mensonge, peut être noble et sympathique. Ses grands penseurs, - et aucun peuple n'en eut de plus grands que la Grèce, - trouvèrent le monde divin établi, non seulement en dehors d'eux-mêmes, dans le peuple, mais aussi en eux-mêmes, comme habitude de sentir et de penser, et naturellement ils le prirent pour point de départ. Ce fut déjà beaucoup qu'ils ne fissent point de théologie, c'est-à-dire qu'ils ne se morfondissent pas à réconcilier la raison naissante avec les absurdités de tel ou tel autre dieu, comme le firent au moyen-âge les scolastiques. Ils laissèrent les dieux en dehors de leurs spéculations et s'attachèrent directement à l'idée divine, une, invisible, toute-puissante, éternelle, absolument spiritualiste et non person-

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

nelle. Les métaphysiciens grecs furent donc, beaucoup plus que les Juifs, les créateurs d'un dieu chrétien. Les Juifs n'y ajoutèrent que la brutale personnalité de leur Jéhovah.

Qu'un génie sublime comme le divin Platon ait pu être absolument convaincu de la réalité de l'idée divine, cela nous démontre combien est contagieuse, combien est toute-puissante la tradition de la folie religieuse, même sur les plus grands esprits. D'ailleurs, il ne faut pas s'en étonner, puisque même de nos jours, le plus grand génie philosophique qui ait existé depuis Aristote et Platon, Hegel, s'efforça de replacer sur leur trône transcendant ou céleste les idées divines, dont Kant avait démolì l'objectivité par une critique malheureusement imparfaite et trop métaphysique. Il est vrai que Hegel se prit d'une manière si impolie à son œuvre de restauration, qu'il tua définitivement le bon Dieu. Il enleva à ces idées leur caractère divin en montrant à qui veut le lire, comment elles ne furent jamais qu'une création de l'esprit humain, courant à la recherche de lui-même à travers l'histoire. Pour mettre fin à toutes les folies religieuses et au mirage divin, il ne lui manquait que de prononcer ce grand mot qui fut dit après lui, presque en même temps, par deux grands esprits, et sans qu'ils eussent jamais entendu parler l'un de l'autre: par Ludwig Feuerbach, le disciple et le démolisseur de Hegel, et par Auguste Comte, le fondateur de la philosophie positive en France. Ce mot, le voici: «*La métaphysique se réduit à la psychologie*». Tous les systèmes de métaphysique n'ont jamais été que la psychologie humaine se développant dans l'histoire.

Maintenant il ne nous est plus difficile de comprendre comment sont nées les idées divines, comment elles ont été créées par la faculté abstractive de l'homme. Mais à l'époque de Platon, cette connaissance était impossible. L'esprit collectif, et par conséquent aussi l'esprit individuel, même celui du plus grand génie, n'était point mûr pour cela. A peine avait-il dit avec Socrate: «*Connais-toi toi-même*». Cette connaissance de soi-même n'existait qu'à l'état d'abstraction; en fait elle était nulle. Il était impossible que l'esprit humain se doutât qu'il était, lui, le seul créateur du monde divin. Il le trouva devant lui, il le trouva comme histoire, comme sentiment, comme habitude de penser, et il en fit nécessairement l'objet de ses plus hautes spéculations. C'est ainsi que naquit la métaphysique et que les idées divines, bases du spiritualisme, furent développées et perfectionnées.

Il est vrai qu'après Platon, il y eut dans le développement de l'esprit comme un mouvement inverse. Aristote, le vrai père de la science et de la philosophie positive, ne nia point le monde divin, mais il s'en occupa aussi peu que possible. Il étudia le premier, comme un analyste et un expérimentateur qu'il était, la logique, les lois de la pensée humaine, et en même temps le monde physique, non dans son essence idéale, illusoire, mais sous son aspect réel. Après lui, les Grecs d'Alexandrie fondèrent la première école des sciences positives. Ils furent athées. Mais leur athéisme resta sans influence sur leurs contemporains. La science tendit de plus en plus à s'isoler de la vie. Quant à la négation des idées divines, prononcée par les épicuriens et les sceptiques, elle n'eut aucune action sur les masses.

Une autre école, infiniment plus influente, s'était formée à Alexandrie. Ce fut l'école des néo-platoniciens.

Ceux-ci, confondant dans un mélange impur les imaginations monstrueuses de l'Orient avec les idées de Platon, furent les vrais préparateurs, et plus tard, les élaborateurs des dogmes chrétiens.

Ainsi l'égoïsme personnel et grossier de Jéhovah, la domination non moins brutale et grossière des Romains et l'idéale spéculation métaphysique des Grecs, matérialisée par le contact de l'Orient, tels furent les trois éléments historiques qui constituèrent la religion spiritualiste des chrétiens.

Michel BAKOUNINE.
